

Les écrits

IES ÉCRITS

Les petiots

Catherine Mavrikakis

Number 152, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87891ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2018). Les petiots. *Les écrits*, (152), 12–21.



CATHERINE MAVRIKAKIS

Les petiots

Durant les mois qui précédèrent la mort de maman, je dus côtoyer l'homme qui tordait le cou aux petits enfants. J'avais fait la connaissance de ce type abject très tôt. Il m'était même apparu, bien inquiétant, lors d'un premier cauchemar, alors que je venais de célébrer mes quatre ans. Très anxieuse, j'avais parlé de lui à ma mère qui m'avait taquinée en me mettant en garde de ne pas le prendre pour époux plus tard... Je le nommais le «Tchécoslovaquien russe», déformant un mot que j'avais sûrement entendu à la télévision ou à la radio, puisque mes parents n'auraient jamais parlé de politique internationale entre eux devant nous. Dans mon rêve, cet individu redoutable portait un long manteau de fourrure en vison noir au capuchon ceint de renard roux. Il avançait rapidement grâce à de petites roulettes rouges et tenait dans sa main gauche un pistolet bleu vif qu'il braquait sur des parents terrifiés et surtout impuissants à protéger leurs petiots. Le Russe en question avait l'habitude d'enlever les enfants les jours de pluie et il les séquestrait à l'intérieur d'une grotte, que j'imaginai dans les bois de Ville d'Anjou, avant de les mettre à mort. À l'époque, il ne leur tordait pas encore le cou, comme ma grand-mère, selon la légende familiale, le faisait aux poulets qu'elle élevait dans son jardin en Normandie. Il laissait ses petits otages mourir de faim et les regardait simplement dépérir d'inanition, durant une lente agonie accompagnée de bien des pleurs. Des années durant, son

existence me terrorisa. Je refusai de sortir dès qu'il faisait mauvais temps et je détestais tous les hommes qui se vêtaient de fourrures. Or, dans les années 1960 à Montréal, il y en avait pas mal. Ce rêve récurrent me suivit une bonne partie de ma jeunesse.

Dans mon esprit, cet ignoble personnage ressemblait étrangement à l'assassin du petit Luc Taron dont le cadavre avait été retrouvé dans le bois de Verrières. Le garçon avait été étranglé et son meurtrier, finalement arrêté, n'avait donné aucun motif expliquant son acte sauvage. Pour moi, il ne faisait aucun doute que c'était lui, celui qui deviendrait beaucoup plus tard l'homme qui tordait le cou aux petits enfants, qui avait fait souffrir ce gamin innocent. C'était encore lui qui avait, avant ma naissance, assassiné un garçonnet qu'il connaissait très bien, à grands coups de gourdin, pour aller l'enterrer dans la forêt des Fausses-Reposes, pas loin de Versailles. C'est lui sans aucun doute qui plus tard, en 1984, avait mis à mort le petit Grégory Villemin qu'on avait retrouvé mains et pieds liés dans la Vologne et sur le meurtre duquel Marguerite Duras a écrit un magnifique texte. Et pour moi c'était évidemment toujours lui qui avait fait disparaître Sébastien Métivier et qui, à Montréal, avait perpétré les meurtres des jeunes Wilton Lubin et Maurice Viens au début des années 80. Oui, le Tchécoslovaquien russe de mon cauchemar d'enfance occupait tous les temps et vivait dans maints lieux. Et il revint souvent au cours de ma première décennie d'existence incarner l'homme abominable qui élimine les mômes en les faisant souffrir avec délectation. Mais je pus longtemps réduire les effets de son existence sur la mienne en le remettant à sa place. Je pris vite l'habitude plutôt saine de le ranger dans le compartiment aux faits divers et aux contes pour enfants peu sages. Je le remisai dans le placard

aux horreurs, aux côtés de Barbe bleue, du grand méchant ogre, du terrible croquemitaine, du violent Bonhomme Sept Heures, du terrifiant *ladron de ojos* qui arrache les yeux des enfants, de l'énigmatique *ijiraq* et de tous ces autres monstres horribles qui peuplent nos nuits et que nous tentons par tous les moyens d'oublier dès que nous nous croyons un peu adultes.

Néanmoins, pendant les mois qui précédèrent la mort de maman, l'homme qui tordait le cou aux petits enfants réapparut dans ma vie. Il devait m'accompagner jusqu'à ce que ma mère rende son dernier soupir et encore aujourd'hui, je dois avouer que je me retrouve à le chasser de mes pensées, la nuit, quand je suis incapable de me rendormir. Je ne veux pas qu'il vienne me croquer les pieds, m'ouvrir les entrailles et m'arracher à la vie en me torturant de longues heures.

Un soir, quelques mois avant que maman meure, je passais comme à mon habitude à l'appartement du chemin de la Reine-Marie, près de l'Oratoire. Il était un peu tard et je devais faire manger à ma mère une soupe de légumes réconfortante qu'elle avait refusé d'avaler malgré les supplications et les menaces de sa femme de ménage exténuée. Après qu'elle eut ingurgité son potage, à contrecœur, ma mère décida de dévorer une madeleine que je lui avais apportée pour tenter son appétit. Sa gourmandise fut la plus forte, et malgré ses plaintes concernant son incapacité à digérer, elle avala coup sur coup deux grosses madelines avec une immense satisfaction. Ma mère à la fin de sa vie ne mangeait plus que du sucre. Et il suffisait de l'appâter avec un dessert après la soupe pour la voir finir son assiette sans rechigner. À la dernière bouchée de madeleine, elle repoussa très doucement les miettes de sa robe de chambre, les lançant sur sa couverture de mohair rose, et elle s'apprêta à se coucher, le ventre plein, en installant

tous ses oreillers de façon à s'endormir en position presque assise. Alors qu'elle redressait les coussins et les frappait sans réelle vigueur, je l'entendis marmonner cette comptine qu'elle me débitait le soir quand j'étais tout enfant et qui me faisait toujours très peur :

Connaissez-vous Croque-mitaine
Miton, miton, mitaine
Il a deux yeux grands et perçants
Une grande bouche, de grosses dents.

À peine ma mère eut-elle fini de réciter ce petit morceau cruellement poétique que je lui fis remarquer combien elle avait encore une bonne mémoire, malgré les années... Les mots qu'elle venait de prononcer venaient d'un passé très lointain pour moi et je ne m'en serais jamais souvenue seule. Ils étaient encore plus anciens pour elle, puisqu'elle les avait appris très jeune, certainement au milieu des années 20. Ma mère ne sembla pas comprendre ce que je lui dis à ce moment-là. Fatiguée, je me tus et décidai d'aller chercher mon manteau que j'avais déposé sur le canapé de son salon à mon arrivée. Elle me retint soudain par le bras et, en roulant deux yeux hagards, me chuchota : « Tu sais : le croquemitaine, il est revenu ! Oui, il habite dans l'immeuble. Il est là de l'autre côté de la cloison. » Ne voyant pas dans la pénombre propice au sommeil le vieux et dur visage maternel, je crus bon de demander à maman de qui elle parlait. Si elle tentait de me faire peur à moi, sa fille de 56 ans, elle avait mal choisi sa victime. Je lui rappelai que je n'étais plus l'enfant qu'elle avait apeurée avec ses histoires de rapt et d'enlèvements de bambin... Mais je vis dans son regard que ma mère avait pris crainte et que je la laisserais agitée, incapable de trouver le repos. Je m'assis sur le bord de son lit un instant, parmi les miettes de madeleines, pour lui demander doucement si tout allait bien. Elle me

répondit : « Non, tu sais, je n'ai pas pu dormir de la nuit, il y avait un de ces baroufs dehors... C'était assourdissant », et elle appuyait très fort sur chacune des syllabes de ce mot. « Lui, poursuivait-elle, l'homme qui tord le cou aux petits enfants, tu le connais, tu l'as rencontrée toute jeune dans un de tes cauchemars. Oui, lui ! Bien, il est venu la nuit dernière. Les petits hurlaient. Il n'en a pas eu pour longtemps à leur couper le sifflet... Comme des poulets. Ils avaient beau le supplier... Puis il a sorti les corps. Il les a enterrés dans le parc, juste derrière... celui sur lequel donne ma chambre. Le parc, juste là... Les gens n'ont rien fait. Ils n'ont pas levé le petit doigt. Ils ont laissé le bonhomme massacrer les gamins et personne n'a dit un mot. C'est malheureux... Ils se sont tus quand il a lancé les corps dans la fosse. Il y a même des petits qui ont été enterrés vivants. »

C'est alors que je compris que l'homme qui tordait le cou aux enfants, comme ma mère venait de le nommer, s'était installé à nouveau pour un long moment dans ma vie.

Je tentai de me ressaisir. Quelle était cette histoire ? Et comment ma mère pouvait-elle se rappeler un cauchemar dont je lui avais peu parlé, bien qu'il ait hanté mon enfance ? Y avait-il entre nous, malgré tout, contre toute attente, un espace commun, le lieu du croquemitaine dans lequel nous errions ensemble depuis mes quatre ans ? Je me retins de poser toutes ces questions qui me traversaient l'esprit et qui touchaient en quelque sorte à un phénomène bien connu, intergénérationnel, qu'on appelle le partage ou encore la transmission d'inconscient. Je me bornai à expliquer à ma mère que tout ce qu'elle venait de raconter était invraisemblable. De plus, elle n'avait rien pu entendre de son lit, en plein hiver, avec les fenêtres qu'elle gardait toujours fermées. Ses rideaux restaient clos, elle ne les tirait jamais pour les ouvrir, ayant décidé dix ans plus tôt,

depuis la mort de Kloé, son caniche nain roux, de ne plus regarder le parc dans lequel elle baladait cette chienne riquiqui qu'elle portait aux nues et que j'avais failli écraser plus d'une fois en ouvrant trop vivement la porte de l'appartement maternel. Non ! Il aurait été impossible à ma mère, lui affirmai-je, d'être le témoin d'un tel acte, s'il avait eu lieu. Maman me répliqua qu'elle savait de quoi elle parlait. Elle pointait un long index très déformé par l'arthrite en ma direction pour me rappeler à l'ordre. Que j'étais naïve à ses yeux ! Je n'avais donc pas changé, malgré les années... Je débarquais, quoi ! Les humains étaient foncièrement mauvais et moi, toujours aussi incrédule, je ne comprenais rien !

Ce soir-là, après avoir calmé et bordé ma mère, je rentrai chez moi passablement secouée par son discours. Je lui avais fait jurer avant qu'elle s'endorme d'arrêter le Rivotril, qui donne parfois quelques hallucinations, et je lui avais même pris les comprimés au cas où elle ne tiendrait pas sa promesse ou l'oublierait bien vite. Je ne pensai même pas aux conséquences évidentes qu'un tel sevrage pourrait avoir sur le cerveau de ma mère, tant je tenais à trouver une cause matérielle à ce délire. Voilà que mes peurs d'enfant, celles que ma mère avait entretenues pour moi, étaient redevenues les siennes, dans l'extrême vieillesse de ses 96 ans. La voilà qui était sous le joug de celui qui tordait le cou aux petits enfants et je ne pouvais l'empêcher de finir sa vie en compagnie de cet homme avec lequel elle avait célébré mes fiançailles, dès mes quatre ans.

Je passai une très mauvaise nuit, bien que j'eusse ingurgité deux comprimés de Rivotril que j'avais confisqués à ma mère. Mes rêves furent très lourds, denses, et à mon réveil ma bouche me sembla décidément bien pâteuse.

Peu rassurée, je téléphonai à ma mère, comme je l'avais fait tous les jours depuis plus de quarante ans, et au détour d'une question sur sa préférence pour la confiture aux fraises de ses tartines du petit-déjeuner, je lui demandai si l'homme qui tordait le cou aux petits enfants avait sévi encore durant la nuit. Ma mère me répondit que oui, bien sûr, il avait continué son manège. Il ne s'était pas installé à côté de chez elle pour rien et il ne cesserait pas ses activités illégales avant très longtemps. Il lui restait de nombreux gamins à tuer. C'était presque une usine à meurtres, son appartement. Il avait même une grande pièce où il gazait tout son monde... Il s'était montré dernièrement le sadique qu'il avait toujours été. Ma mère me confia qu'il lui faisait penser à mon père, lui aussi un être sanguinaire, qui n'avait pas hésité à foutre en 1964, dans les toilettes de notre appartement rue Roi-René, une portée de chatons qu'avait eue Misou, notre brave chatte espagnole. Un peu perdue dans les diverses temporalités avec lesquelles ma mère semblait jongler si facilement et les différentes facettes de l'homme qui tordait le cou aux petits enfants, je feins de m'étonner en la questionnant : « Pourquoi, si tout cela est vrai, n'as-tu appelé la police et dénoncé ce type ? Je t'ai montré à composer le 911. » Elle me répondit sans hésiter : « Mais tu rigoles, il me tuerait le Petiot, il en a fait passer d'autres à la casserole ! Rappelle-toi, c'était dans les journaux hier et puis aussi à TV5. Je te l'ai raconté souvent. Tu n'as aucune mémoire... Décidément, tu n'en gagnes pas ! Je n'ai pas envie qu'il me torde le cou à moi aussi, tu sais. Cela fait crac et en deux secondes, on a passé l'arme à gauche. Mais c'est douloureux, très douloureux. Je l'ai vu faire avec les enfants. Ils se contorsionnaient. C'est vraiment malheureux, tout ça... Il m'espionne, cette grosse ordure... Figure-toi que les gens vont encore le consulter. Ils ne se méfient pas. Il reste malgré tout un médecin important ici. Comme quoi... »

À travers ce délire maternel incohérent, il me sembla tout à coup retrouver une histoire que je connaissais bien. En fait, c'est le mot petiot qui déclencha en moi un processus de réminiscence affolé. Je me souvenais de lui, de son nom, de Marcel Petiot, le médecin qui, durant la Deuxième Guerre mondiale, dans son cabinet médical de la rue Le Sueur à Paris, observait l'agonie de ses victimes auxquelles il avait administré une dose mortelle de gaz ou de poison. Il avait profité de la guerre, m'avait confié dans mon enfance ma mère, quand elle me saoulait des crimes et méfaits du docteur Satan, comme l'appelait la presse. Dès 1942, Petiot avait proposé des passages clandestins vers l'Argentine à des personnes craignant la brutalité de la Gestapo. Les réfugiés, surtout des familles juives à qui Petiot proposait des tarifs de groupe, se présentaient chez lui la nuit avec tous leurs biens et tout leur argent. Ils devaient s'embarquer pour un monde libre. Petiot, chez lui, zigouillait les adultes comme les enfants, et après les avoir dépecés, il les incinérât dans des calorifères à bois. Petiot fut, je crois, guillotiné à la fin de la guerre. Mais ma mère, dans les années 1960, à Montréal, nous forçait à vivre en sa compagnie... Elle commentait longuement les meurtres d'enfants qu'il avait commis. Elle devait inventer en fait pas mal de détails, car je vois mal comment elle aurait connu autant de petites choses macabres sur l'affaire. Ou encore, elle avait lu avec passion la rubrique des faits divers après la guerre qui se gargarisait de ces sombres événements. Je ne sais. Le récit de la vie de Petiot avait bercé mes plus jeunes années et je compris que je l'avais en quelque sorte oublié, sans trop savoir comment cela m'avait été possible.

Ma mère, traumatisée par la guerre de 1939-1945, avait mis toutes ses phobies et angoisses dans l'histoire de Petiot. C'est cette histoire-là qu'elle raconta à mon frère et à moi, alors que nous étions des bambins, plutôt que celle des

bombardements et des morts qu'elle avait subis. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle commença à nous raconter *sa* guerre. Néanmoins, à la fin de sa vie, maman retrouvait Petiot, ce souvenir qu'elle n'avait pas vraiment vécu, mais qui arrivait à mettre ensemble ses terreurs de femme de 20 ans en 1945 et ses craintes de petite fille des années 20.

À la fin de sa vie, ma mère, la nuit, ne voyait pas les soldats allemands ou les obus tombés tout à côté d'elle ; elle ne pensait davantage pas aux camps de concentration, mais bien à Marcel Petiot, qui préfigurait pour elle mon père et tous les hommes qu'elle rencontra durant son existence de femme.

À la fin de sa vie, ma mère s'enfonçait dans la nuit, celle des massacres d'enfants et des petits juifs assassinés à Paris, rue Le Sueur. La guerre, pour elle, se passait là et ce nom, Petiot, contenait en lui toutes les horreurs.

Nous vécûmes donc maman et moi en compagnie de Marcel Petiot tous les derniers mois de son existence à elle. Je lui posais beaucoup de questions sur cet homme qu'elle confondait avec tant d'autres et qui la laissait dans une terreur presque originelle. Petiot, l'homme qui tordait le cou aux jeunes enfants, devint vite notre sujet privilégié de conversation. Il permit une connivence que je n'avais jamais connue avec ma mère. Pour que nous puissions être ensemble, il avait fallu que j'accepte de partager sa folie finale.

Quand elle finit par agoniser au bout de quelques mois, elle se mit à dire beaucoup de choses incompréhensibles. Cela dura presque cinq jours, très longs, très dignes de l'horreur que lui inspirait le Petiot... Ces derniers mots furent apparemment pour nous. Elle nous dit très distinctement, avec une affection que je ne lui avais jamais vue : « Vous resterez toujours mes petiots... »

Oui, c'est ce qu'elle nous confia juste avant de fermer les yeux pour toujours.